

STEPHEN DAU

# LE LIVRE DE JONAS

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Juliette Bourdin*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original:*

THE BOOK OF JONAS

*Copyright © Stephen Dau, 2012.*

*Tous droits réservés.*

*© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

*Pour  
Claudia  
et  
Seraphina*

# HYMNE D'OUVERTURE

Ils arrivèrent comme une pensée.

Ils dessinaient leurs traînées blanches dans tout le bleu du ciel, comme s'ils écrivaient leurs intentions en lettres trop grandes pour être entièrement visibles de la terre. Ou bien ils filaient juste au-dessus des collines, leurs puissantes machines décrivant un arc silencieux d'un horizon à l'autre, si vite qu'ils avaient disparu avant que l'on entende gronder les réacteurs — hurlant l'annonce de leur arrivée alors même qu'ils s'évanouissaient.

Au village ils essayèrent d'en saisir la signification.

L'imam disait que les Américains étaient comme le lion qui marche sur une épine et s'en va rugir de douleur contre le monde. Mais ça passera vite, disait-il. L'épine finira par tomber et la douleur par s'estomper. Alors la tranquillité sera rétablie.

Le père de Younis disait au contraire que c'était seulement le début. Les avions dans le ciel étaient comme la première poussière de nielle sur les blés. La maladie n'affectera peut-être qu'une partie du champ cette année, mais elle se propagera et noircira les blés dorés jusqu'à les pourrir et les priver de vie.

La plupart des villageois penchaient vers l'un ou l'autre de ces points de vue. Mais les débats entre eux, quoique animés à l'occasion, comme leurs discussions l'étaient souvent, qu'il se fût agi de Dieu, du cricket ou du bétail, manquaient de véhémence ou de certitude. Ils n'affichaient pas de positions fermes et arrêtées, mais plutôt de vagues dispositions à soutenir l'un ou l'autre camp.

En réalité, personne ne savait quoi penser des visiteurs dans le ciel. Personne ne pouvait affirmer qu'ils n'étaient qu'un ennui passager, comme le pensait l'imam, ou un funeste présage, comme le disait le père de Younis, ou même, comme de très rares villageois osèrent le professer, qu'ils étaient la promesse de jours meilleurs.

Alors ils continuèrent de vaquer à leurs occupations, se courbaient sur leurs faux dans les champs, ou arpenaient les pâturages des collines avec leurs troupeaux et leurs chiens. Et chaque fois qu'ils apercevaient une traînée de fumée, haute et pâle comme la lune de jour, ou qu'ils entendaient l'écho des avions à réaction dans les montagnes alentour, ils levaient les yeux, puis se tournaient les uns vers les autres pour interpréter ce présage, comme s'ils parlaient de quelque chose d'aussi grand, lointain et incontrôlable que le temps qu'il fait.

# INVOCATION

# 1

Cela fait quoi de tout perdre ?

Cette question fut d'abord posée à Younis par un expert en développement, un jeune homme gentil et bien intentionné dont la spécialité était le travail en zones de guerre. Ils étaient assis l'un en face de l'autre sur des chaises en plastique bon marché, à côté d'une maison qui portait des traces de bombardements et servait provisoirement d'hôpital. Seulement pour bavarder, lui avait-on dit. Seulement pour voir s'il avait besoin d'aide, pour vérifier s'il *pouvait être* aidé.

« Ce doit être tellement difficile, dit l'expert au visage serein, de se réveiller un matin et de voir que la vie telle qu'on la connaissait a disparu, que tant de choses ont été détruites. »

Malgré sa jeunesse, Younis pressentit tout de suite que cet homme essayait de l'embarquer dans quelque chose de dangereux. Son premier instinct fut de feindre l'indifférence, d'en faire une plaisanterie macabre — la maison devenait vieille de toute façon ; la destruction garantit le



camouflage ; au moins maintenant on n'a plus besoin d'entretenir le toit — n'importe quoi pour dévier le cours de l'entretien.

Mais il sentit que ce ne serait pas convenable, pas avec l'homme qui était assis en face de lui, cet homme gentil au visage placide et plein d'attente. Alors comment répondre ?

Devait-il parler du tremblement de ses mains et de son corps, du bourdonnement dans son oreille, de ses troubles de la vue ? Devait-il décrire ses blessures physiques, lui montrer ses plaies, les points de suture rudimentaires qu'on s'apprêtait à lui enlever sous le bandage de son avant-bras ? Devait-il évoquer les nombreuses fois où, après s'être enfui de son village dans les montagnes environnantes, il s'était tenu debout au bord de la falaise, le vent lui soufflant avec force au visage, et où il s'était senti sur le point de faire un pas en avant, sans s'inquiéter de savoir s'il tomberait ou s'envolerait ?

Ou devait-il confier — et c'est ce qui lui parut le plus étrange — que ç'avait été une bénédiction ? D'éprouver la surprise de se retrouver vivant et relié à l'existence. Devait-il parler des jours qui suivirent sa fuite dans les montagnes, de sa sensation d'être entouré, même en ce lieu aride, par la vie ? Des plantes qui semblaient bruire de vie ? Tout ce qu'il observa — papillons, souris des rochers, fourmis, chenilles, lièvres des neiges, tout, même les pierres — paraissait animé. Un jour, sur la montagne, il se trouva nez à nez avec un faucon noir, porté à basse altitude par les vents ascendants qui sifflaient à travers ses plumes, et il sentit qu'il ne faisait plus qu'un avec lui, en paix, comme s'il lui suffisait d'observer le grand oiseau et de suivre son exemple pour déployer ses bras et soulever ses pieds du sol.

Ou devait-il dire que tout cela faisait maintenant partie de lui, le définissait, le constituait, et que c'était aussi indescriptible que la venue au monde ?

Cela fait quoi de tout perdre ? demandent-ils. La question s'entend de différentes façons, et ce jour-là, assis sur une chaise en plastique à côté d'une maison en ruine, il développa sa seule et unique réponse.

« Cela fait quoi de tout perdre ? » demanda l'homme étranger qui était là pour aider.

Younis posa sur lui ses yeux vert clair et répondit : « Cela fait quoi de ne *pas* tout perdre ? »

## 2

Il a un souvenir, ou croit en avoir un.

Ils se trouvent à bord d'un train, sur la vieille ligne coloniale qui longe le fleuve en direction de la capitale. Il est étendu sur le banc de bois poli par le temps et a posé la tête sur les genoux de sa mère. Le croyant endormi, elle lui a recouvert la tête d'une mousseline souple, pour le protéger du soleil qui les éclaire par intermittence à travers les arbres. Ils vont rencontrer quelqu'un — son père, lui semble-t-il. Parfois, lorsque la douce étoffe ondule sous l'effet du vent qui s'engouffre par les fenêtres, la lumière stroboscopique de l'astre le fait sursauter, comme l'écran lumineux à la fin d'une bobine de film.

Sur le quai de la gare, ils restent debout sous un large toit soutenu par des poutres métalliques, et la locomotive laisse échapper un dernier jet de vapeur en sifflant. Lorsque la brume se dissipe, elle révèle un homme qui